

Les poèmes de Jeannine Morillon

Jeannine Morillon a très peu publié sous son propre nom. Les poèmes présentés ici font la part belle à deux de ses pseudonymes, s.t.e.l.l.a et circe, et correspondent à deux périodes de son œuvre, *grosso modo* avant ou après 2000.

Le pastiche de Jean Pauly a été publié en 2013, sans signature, sur le blog *Bordures du Champ secret*, animé par Jean-Paul Raffel.

Poèmes signés s.t.e.l.l.a

Retrouvailles

Quand on s'est crevé le cœur aux broussailles,
Que la nuit gémit des erreurs du jour,
Quand sous les marteaux fous qui les assaillent
Les cordes du temps rendent un bruit sourd,

Quand l'alexandrin semble à plaisir fait
Pour nous torturer, sous l'œil d'un despote
Indifférent plus qu'il n'y paraissait,
Petit vieux endormi le nez dans sa compote,

Quand mon avenir n'en a plus, qu'un pan
De mouchoir durci pend devant ma cage,
Décourageant le plus enrhumé des amants,

Quand pour le dire en un mot je me hais,
Je me console en riant, car je sais
Que sans rire je me haïrais davantage

GONDORMAOCN

Pour A & H

Décidément tu ne sais vivre moins qu'une ombre
Même la nuit ressemble au jour à s'y méprendre
Et pleut sur toi ses gouttes d'ambre

Il ne te reste plus que la mort où te fondre
Immortelle putain la mort se fait attendre

Ô jardins suspendus qu'un seul arbuste encombre
Où l'on peut à loisir questionner sans répondre
Buvez la sueur de ce membre

Âge

Tandis que d'un élan tu croyais déguerpir,
Nous avons réparé la vieille balançoire,
Et madame Zéro trafiquait des saphirs
Au détour d'une plage inculte et provisoire ;

Et d'autres s'écorchaient à vouloir recueillir
Tout le sang de la terre, et le dernier flambeau
de civilisations trop lentes à mourir,
Le soupir qui s'attarde aux abords du tombeau ;

Et d'autres contemplaient, fiers de leurs cathédrales,
Ces monuments dressés à la gloire des ans ;
La nuit sur toi sans fin desquamait ses pétales,
Sur nous veillait un seul soleil – agonisant.

Essor

Le vent me prend pour lui, je n'y puis rien ; ça lasse
Le public accroupi sous le sourcil du roc,
Les yeux noyés du feu qui cuit la bête grasse,
Les bras exténués d'avoir poussé le soc.

Volez, longs peupliers, planez haut, hautes branches,
Palmez-vous de ma soif d'ardeur, de mon élan !

Monstre

Pendant qu'un maladroit, poussant loin le bouchon,
Accusait ses amis d'aimer trop l'arbalète,
Une affiche capta mon attention, distraite
Un instant par la chute infecte d'un pigeon.

Par ce placard, en mots énormes, Maximin
- C'est le prénom de mon frangin - jetait l'opprobre
Sur le sport, le pastis, Sartre et les musiciens,
Lui-même convaincu qu'il les avait très propres.

Depuis je ne vais plus boulevard Exelmance ;
J'erre partout ici, sauf qu'on me croit au Louvre
À me lessiver l'œil, moi qui jamais ne l'ouvre
Que pour laisser jaillir un peu de ma semence !

Vanité

À l'ombre du gravier j'ai bâti l'ineffable
Et l'ai pourvu de sons, de couleurs, de parfums ;
J'ai floué le néant comme un château de sable
Éveille en toi la farandole des embruns.

Questions diverses

D'un rêve l'autre et d'un sang l'encre ;
De deux chemins, quel est le tiers ?
Quelle aube bat, quel cœur se cambre,
Quel suc engendre son décembre,
En ce thorax à ciel ouvert ?

En cette tour promise aux cendres,
Tunnel spiral, bardé d'atolls,
Quel enfer vrombit sur nos têtes,
Quel hymne grimpe à nos vertèbres,
Huilant nos essieux, tournesols ?

Quel avenir pour nos parterres ?
Où finissent les haricots ?
Quelle ancre pend à nos galères,
Quel ponton bouche nos artères,
Où vont les rames de métro ?

L'embolie guette nos carènes
- Le cormoran pleure ses crocs.

Inauguration

An nouveau, qu'as-tu dans tes fontes,
Poudre ou grain ?
Plantoirs ou canons ? Travaux, hontes ?
Quel refrain,
Quels couplets naîtront sous nos paumes,
Quelles faux
Peupleront quels champs de quels chaumes ?
Quels métaux,
Sous les ciseaux de quels orfèvres,
Deviendront
Quels chants, qui, de lèvres en lèvres,
Voleront ?

Air

Mes vers sont libres de rimer
Ils riment si cela leur chante
Quand la rime est par trop méchante
Je préfère me promener

Je marche en disant mes poèmes
Je n'emporte pas mes papiers
Le chemin me lèche les pieds
Je suis du pays des bohêmes

J'aurai pour séjour un tombeau
Trois vers de forme régulière
Feront plus légère la pierre
Et ce sera peut-être beau

Carrière

D'abord un adverbe commun, redondant,
L'exil de la pensée, la seule présence
Du texte s'écrivant, sous l'incandescence,
Comme la carie sur la dent ;

Puis un mot profond, quand s'ouvre la montagne,
Montrant ses trésors insoupçonnés, son cœur
Qui danse et cogne avec des joies de boxeur,
Parmi des hourras de cocagne ;

Enfin l'annonce nouvelle de la mort,
Regain de nacre au secret de toute conque,
Amour murmuré à l'esprit de quiconque
Hésite au seuil du corridor !

Poèmes signés circe

Poème tarte (et sa recette)

Pour autant de personnes qu'on veut
(il se trouve toujours des amateurs y compris pour finir les restes qui du reste
contrairement à une idée reçue se conservent longtemps
aussi longtemps qu'une idée reçue)
demandez à votre poémier de vous parer quelques pieds
en vous laissant deux trois chevilles
et (si vous les appréciez) les e caducs
prendre un amour de jeunesse
une fleur de peau
un oiseau
un enfant par la main
un clair de lune un coucher de soleil ou tout autre cliché
rêver un moment
puis vider son cœur
non sans
verser quelques larmes
surtout pour un poème tarte salé
attention cependant à bien lier le tout
gare aux gros mots
aux incongrus jeux de mots
calembours et autres à-peu-près
(cointreau n'en faut)
vérifier que ça rime ou à peu près
servir sans attendre
avec des yeux de merlan frit

Soupe au lait

Écorchée vive
Et alors ?
Vous me préféreriez écorchée comment ?
Vivante la peau saine trouée juste où il faut ?
On ne peut rien te dire toujours tu prends la mouche
Comme tu es soupe au lait !
Oui
Avec une mouche dedans
Prenez-la
Délicatement par les deux ailes
De vos deux mains délicates
Et respectueuses
Comme dans certains pays l'écolier donne son cahier au maître
Soufflez doucement sur son malheur

La voilà repartie

Triplette

Trois arbres dansent pieds joints
Tirent et pointent
Râlant tantôt contre le vent
Tantôt complice
De beaux carreaux
D'autres pleurent les pieds dans l'eau
Mon poème est flou maintenant

Soda

Notre père qui es où tu sais
Enfin j'espère que tu sais où tu es
Mais bon disons au dernier étage
Laisant le diavolo-dealer se taper les étages
Car y a longtemps qu'otis a plié bagage
Notre père qui apparemment aime bien te faire prier
Que ton nom soit sanctifié qu'est-ce que ça veut dire
Qu'on a pas le droit de le dire
T'es voldemort ou quoi
Que ton règne arrive mais d'abord c'est quoi ton programme
C'est quoi le prix du gramme
Que ta volonté soit faite
Vas-y tu te la pètes
Tu fais ta volonté au ciel mais pas dans les quartiers
T'es serge dassault je sers soda
T'as besoin de moi pour faire ta campagne
Donne-nous aujourd'hui ton pain de campagne
C'est quoi ce plan notre pain on va le faire nous-mêmes
Sans monsanto et sans ogm
Pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons aussi à ceux qui nous ont offensés
Attends t'as raison prends un peu exemple sur nous notre père qui gères pas trop
Et ne nous soumet pas à la tentation sinon c'est de notre faute si on a pas les moyens
C'est donc toi le grand chef de la pub le père maquereau
Qui nous soumet sans cesse à la tentation
Pour qu'on apprenne à tourner la loi
Qu'on devienne des gros malins
Enfin
Les meilleurs d'entre nous
Et tant pis pour les autres
Et tu voudrais qu'on dise amen
Dégage
Je vais aider notre mère qui est à la maison
Pour qu'elle ait le temps d'aller se promener
Où elle voudra

Comme un champ de lin

Comme un champ de lin
Mon cœur orphelin
A fleuri du jour au lendemain
Et tout mon chagrin
S'est évanoui
Comme un champ de lin
Mon cœur orphelin
Du soir au matin
S'est épanoui

Je pue

Je pue
Je pue horriblement
De plus en plus
Je supporte à peine mon odeur
Et elle empire
J'y travaille
Je pue dès le matin je me lève en puant
Je pue en dormant en chantant
Je pue presque moins en chiant
Je pue à tuer
Une archiduchesse aussi sec
Schlass schlass
Même un SDF
Schlass schlass à dégager y a plus personne
Je pue de partout
De l'âme n'en parlons pas
Enfin je sens très mauvais
Je m'applique
À me salir
Je m'encrasse méthodiquement
Je fais sous moi sur moi en moi
Bon j'ai de l'aide
Je me laisse traîner rouler plonger noyer dans la fange la fiente le fiel la châssie la sanie le pus les eaux
grasses les humeurs huileuses la lie des sentines le foutre glaireux des prostatiques
Ce n'est pas fini
Je me laisse infecter infester par tous les pores par tous les trous
Tripoter par les mains les plus sordides pénétrer par les langues les doigts les appendices les plus
pourris les créatures les plus répugnantes les outils les trucs les matières les plus immondes
Je me laisse souiller de toutes les façons
Je me laisse bousiller les entrailles pour mon gaz de schiste
Je suis un bon coup
Je suis ta mère

Un pastiche de Jean Pauly, non signé :

Entre nous soit dit et sans regret, le monde d'avant l'homme m'ennuie, ces grands espaces vierges et qui entendaient le rester, jusqu'au jour où... au petit vacarme des petites fabriques, je m'éveille, et, voyez : cette pierre a un défaut, le ciseau de l'artiste a ripé, il pensait à son premier amour. Traces qui mènent à nous. Et au-delà ? Si c'est à un bon feu, allons-y.

Entre nous soit dit et sans prétention, le monde d'avant moi m'intéresse, ces petits accidents qui m'ont forgé le mauvais caractère, ces dentiers qui trempent dans ma mémoire et me donnent envie de mordre et d'embrasser les gens d'aujourd'hui, tant qu'ils viennent d'hier et pas d'un lendemain dont je n'ai rien à faire. Allons au moins jusqu'au bout du présent, allons-y.

Entre nous soit dit et sans arrière-pensée, le monde d'avant ce texte m'intéresse, ces grandes épopées et ces petits faits divers, toute la poésie des gazettes et des guides de chemin de fer, des mots croisés du Canard et même les lettres du corbeau. Tout cela, oui, tout cela, soit dit sans prétention et sans regret, mène au présent texte et au point final que je vais y mettre, allons-y.